

Nos très chers Frères, nous nous sommes attardé à vous parler de nos sauvages. Nous n'avons pas conscience d'avoir en rien exagéré; tout au plus avons-nous vu leurs qualités à travers le prisme grossissant de l'affection particulière que nous leur portons et, en ce cas, si on nous blâme, nous demandons que ce soit ceux qui ont des enfants pauvres et éloignés qui nous jettent la première pierre.

Sans doute, nous admettons volontiers que les Indiens ont leurs défauts. On leur reproche, par exemple, d'être faibles en face de certaines tentations. Et nous qui avons reçu, dès notre enfance, une éducation soignée, qui entendons chaque dimanche, avec la prédication évangélique, l'exposé de nos devoirs quotidiens, qui avons à notre portée mille moyens de persévérance, sommes-nous toujours si forts?

D'ailleurs, cette accusation sied-elle bien sur les lèvres d'un grand nombre de ceux qui la portent? A part d'heureuses exceptions que nous aimons à constater, les sauvages n'ont-ils pas été trop souvent, dans le passé, et ne sont-ils pas encore quelquefois, de nos jours, les tristes victimes de leur contact avec la civilisation? Nous savons que les missionnaires et les hommes consciencieux, qui connaissent les Indiens, ne nous contrediront pas. D'ailleurs, s'il est vrai, comme on le dit, — et nous l'admettons, — que les sauvages sont un peuple de grands enfants, n'est-il pas juste que nous ayons pour eux le respect et les ménagements qui sont dus à l'enfance? C'est ce qui impose à ceux qui les approchent le devoir sacré du bon exemple; car, autrement, ne seraient-ils pas visés par cette parole de l'Evangile, une des plus sévères qui soient tombées des lèvres du Christ: « Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer. » (Matth., XVIII, 6.)

* * *

Nos très chers Frères, au cours de cette lettre pastorale, nous avons tâché de vous donner plusieurs leçons pratiques; avant de terminer, vous nous permettrez de tirer une dernière conclusion.

Nous venons de faire une fois de plus une triste constatation: c'est qu'il manque partout des ouvriers pour travailler